

III

Le Pape Innocent.

UN roi de Bretagne avait trois fils. Deux d'entre eux étaient toujours à la chasse. Le plus jeune ne quittait jamais la maison.

« Pourquoi ne suis-tu pas tes frères ? lui demandait son père ; tu n'as donc pas de sang dans les veines ? »

— Eh bien, répondait-il, j'irai un jour. »

Le roi convoqua les deux aînés et leur commanda ceci : « Vous le tuerez et m'apporterez son cœur. »

L'enfant entendit cet ordre. Étant sorti le lendemain avec ses frères, il leur dit :

« Ayez pitié de moi et tuez un chien à ma place. »

Les deux plus âgés firent ainsi et le plus jeune alla courir à travers le monde.

Il rencontra deux hommes qui se rendaient à Rome pour voir nommer un pape.

« Voulez-vous me laisser aller avec vous, interrogea-t-il.

— Certainement. »

Les compagnons de voyage traversèrent un grand bois plein d'animaux sauvages. Comme le soir tombait, le fils du roi, qui avait l'oreille très fine, pria ses amis de s'arrêter parce qu'il entendait une conversation étrange; ensuite, grâce à ses yeux très perçants, il découvrit une cabane et invita ses camarades à s'y reposer pendant la nuit. Un vieillard gardait ce pauvre abri.

« Bonsoir, brave homme, dit le jeune prince. Logez-nous et vous n'aurez pas lieu de vous en repentir.

— Entrez, mais je n'ai que de la paille à vous offrir pour coucher, et que de l'eau claire à vous donner pour boire.

— C'est bien. Cependant cours à la ville voisine chercher douze gendarmes et deux tonneaux de cidre, car, à minuit, tout cela sera de grande utilité. »

Ces choses furent exécutées.

Les deux tonneaux de cidre furent placés à quelque distance de la hutte; les gendarmes se cachèrent derrière les arbres. Et voici qu'à minuit, douze assassins à longue barbe, armés de larges couteaux, se présentèrent. Mais voyant les barriques de bonne boisson, ils les percèrent et y burent pendant une demi-heure. S'étant

ainsi enivrés ils s'endormirent et la maréchaussée coupa bravement les têtes.

Puis les trois compagnons de voyage continuèrent leur route. Ils marchèrent pendant deux jours. Un soir, ils arrivèrent auprès d'un château et y demandèrent l'hospitalité. Ils avaient une mine honnête, on les reçut. Tout était silencieux dans cette demeure. C'était effrayant. Pendant qu'ils soupaient, une vieille femme leur conta que dans une des chambres reposait une noble demoiselle, belle comme le soleil, mais que la maladie rongait depuis sept années.

« Si je puis la voir, dit le jeune prince, elle sera guérie. »

On le conduisit dans l'appartement. Il s'approcha du lit et demanda :

« Qui êtes-vous ? »

— Je suis une fille du roi de France.

— Eh bien, si vous consentez à me confier la vérité, je vous sauverai.

— Je vous le jure.

— Depuis combien de temps êtes-vous allée à confesse ? »

La malade rougit, trembla et répondit en baissant les yeux : « Il y a sept ans que je n'ai avoué mes péchés. A cette époque, je profanai le sacrement de pénitence, puis, m'étant présentée à la communion, je ramassai l'hostie dans un mouchoir. Alors, retournant au palais de mon père, je passai près d'un étang où je lançai les saintes espèces. Un lézard les prit. A peine étais-je arrivée ici que j'éprouvai de cruelles douleurs. »

Après ces paroles de la coupable, le prince appela les serviteurs du château et

ordonna d'aller chercher un prêtre et de transporter la jeune fille auprès de l'étang.

Le lézard la vit; il poussa des cris lamentables; mais, en reconnaissant le prêtre, il se tut, s'avança vers lui et déposa dans ses mains la blanche hostie.

En présence de tous, la noble demoiselle dit humblement son sacrilège, reçut l'absolution et fut guérie.

Ces événements frappèrent tellement les deux compagnons du fils du roi qu'ils n'osèrent plus le suivre. Ainsi le prince dut continuer sa route, seul. Malheureusement il n'avait pas d'argent et ses camarades l'avaient défrayé jusqu'ici.

En arrivant en Italie, il constata que ses chaussures étaient déchirées en trois endroits. Il pria un cordonnier de les raccommoder. Celui-ci le fit.

« Combien vous dois-je ? dit le jeune homme.

— Trois sous.

— Je ne puis vous payer en ce moment, mais, à mon retour, je vous récompenserai. »

Quelque temps après, il entra dans un hôtel, demanda deux œufs, un morceau de pain et un verre d'eau.

« Combien vous dois-je ?

— Deux sous, plus un sou, plus un centime.

— Bien ! je ne puis m'acquitter en ce moment ; du moins, en repassant, je vous paierai le triple. »

Et il poursuivit son voyage et il parvint à Rome. Les cardinaux étaient très embarrassés sur le choix d'un nouveau pape : ils aperçurent de loin le prince, le

trouvèrent gentil, et apprenant qu'il était fils du roi de Bretagne, l'installèrent dans la chaire de saint Pierre.

Au bout de huit jours, ses deux compagnons de route arrivèrent — trop tard — pour voir une élection pontificale ! Mais ils allèrent saluer avec joie le père des chrétiens et sollicitèrent une place de grands domestiques près de Sa Sainteté.

Le fils du roi (son nom était désormais Innocent) les accueillit fort bien et leur confia ce poste.

Il les chargea d'abord de se rendre chez ses débiteurs. Le cordonnier fut payé au centuple et ne se plaignit pas ! Toutefois, à l'hôtel, les choses ne se passèrent pas si simplement. Le chef-cuisinier déclara qu'il s'était rappelé, après le départ du convive, que les œufs servis étaient très

avancés et que, conséquemment, ils contenaient chacun un petit poulet près de sortir. Donc l'on pouvait affirmer que l'hôte avait mangé deux poulets et toute leur descendance; donc le prix devait être proportionné à ce repas gigantesque! C'est ainsi que le maître de maison demanda pour les deux œufs huit mille francs. Les grands domestiques du Saint-Père refusèrent de payer. Une discussion s'en suivit.

Le Pape ayant appris l'affaire se mit en route pour plaider. Il rencontra sur son chemin un jeune paysan d'une figure très intelligente. Celui-ci entra en conversation avec le Souverain Pontife et lui dit : « Tout le monde parle de votre aventure avec l'aubergiste, mais moi je vous promets de vous faire gagner votre procès

si vous me donnez un habit neuf et un sac de blé.

— Volontiers, répondit le Pape.

— Eh bien, venez chez ma mère. »

Et Sa Sainteté s'étant assise près du foyer, dans la ferme, le jeune paysan prit quelques grains de blé et les mit à rôtir. Puis il les déposa dans la main du Saint-Père en lui disant : « Mon bon Pape, avec du blé cuit, pas de pain ; de même avec des œufs cuits, pas de poule. Or, vous avez mangé des œufs cuits. Donc vous n'avez pas mangé de poule. »

Le Souverain Pontife répéta ce raisonnement au juge de paix. Aussitôt l'hôtelier fut condamné à donner quinze mille francs. Avec cette somme, le Souverain Pontife fit un grand repas auquel il invita le maire du village et toutes les autorités.

..... Le pape Innocent, fils du roi de Bretagne, eut encore d'autres aventures, mais, pour les raconter, il faudrait parler durant des nuits entières... Et mon conte est fini!
